

**Bridge Fishing**  
**Pêcher sous un pont**  
Stephen Gill, *Pigeons*

Iain Sinclair

Numéro 99, hiver 2015

Habitat

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73364ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (imprimé)

1923-8932 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sinclair, I. (2015). Bridge Fishing / Pêcher sous un pont / Stephen Gill, *Pigeons* .  
*Ciel variable*, (99), 12–21.

**Stephen Gill**

**Pigeons**













STEPHEN GILL

## Bridge Fishing / Pêcher sous un pont

IAIN SINCLAIR

Our expeditions usually begin at first light. This time, Stephen explained, we would be better to hold off until the worst of the rush hour had burnt itself out. I sat on the church porch and waited, admiring a procession of those bright-red sculptural interventions held long enough at the traffic lights to catch the appreciative eye, the new Stagecoach buses with the NOT IN SERVICE destination windows. Stalled under the railway bridge and shuddering slightly, like overbred racehorses, this convoy of scarlet cardinals basked in autumn sunlight. In their aura of expensive entitlement.

It was good to be alive and out in the streets again. Launched on another adventure. Over recent years, our part of the city had stopped being a discarded library book filled with obscure facts and teasing memorials to dead writers and been rebranded as a perpetually overpainted, self-cannibalizing graffiti gallery. I noticed that a poster inviting us to “make poverty history” had been improved with an aerosol representation of a life-sized Orwellian tramp hunched up on the pavement. The poster covered the space of a hidden door.

“I love that blue, the way it’s disappearing.”

Stephen’s art – and I regarded him as a major resource, a master of the territory – is about love. Discriminations of love. Love as anger. Love as *notice*, staying alert to flaws, follies, civic impositions. He catalogues the spectacularly mundane: junked betting slips, cans of energy drinks, albums of wedding photographs. But he is always positive. His work is as much an excuse to be out there, on the move, tramping, cycling, pumping up his kayak, hopping a random train, as a requirement to make prints, put out books, curate exhibitions. Take away his camera and he’d draw with a felt-tip pen on his eyeballs.

“Years of Bethnal Green sunlight went into making that colour. The blue has faded so beautifully.”

Stephen is one of the few people to appreciate the old railway bridges as *bridges*. As unofficial gates or portals to the next zone of London. But today his new project requires a later start. He’ll be standing in the middle of the road poking a long pole into the hidden crannies under a succession of railway bridges. There are many bridges, many feathers, fallen nests.

We walk west.

My guide is dressed like an urban fisherman: soft blue hat with no flies in the band, blue protective jacket, loose trousers, heavy boots. He is carrying a bulging bag and a silver pole. He calls a halt where Collingwood Street emerges from Three Colts Lane.

“Look at that,” Stephen says.

The arched roof of the tunnel under the railway was scratched with claw marks, long yellow-orange striations revealing the original glow of the bricks beneath generations of thick grey sludge-varnish.



Born in 1971 in Bristol, UK, **Stephen Gill** became interested in photography in early childhood. His work has been exhibited and is held in collections at international galleries and museums including London’s National Portrait Gallery, the Tate, the Victoria and Albert Museum and The Photographers’ Gallery. He has had solo shows at festivals including Les Rencontres d’Arles, the Toronto Photography Festival, and PHotoEspaña. Gill has also gained recognition for his numerous self-published photobooks, including *Invisible*, *Hackney Wick*, *Archaeology in Reverse*, *Hackney Flowers*, *Buried*, *Coming up for Air*, *A Book of Birds*, *Coexistence* and *Best Before End*. Gill had a major solo exhibition at Foam Fotografiemuseum Amsterdam in 2013. *The Pigeons* series was recently published by Nobody Books. [www.nobodybooks.com](http://www.nobodybooks.com) [www.stephengill.co.uk](http://www.stephengill.co.uk)

**Stephen Gill** est né à Bristol, en Grande-Bretagne, en 1971 et s’intéresse à la photographie depuis son enfance. Son travail a été exposé et acquis par des galeries et musées partout dans le monde, notamment la National Portrait Gallery de Londres, le Tate, le Victoria and Albert Museum et The Photographer’s Gallery. Il a fait l’objet d’expositions individuelles dans des festivals comme Les rencontres d’Arles, le Toronto Photography Festival et PHotoEspaña. Gill est également reconnu pour ses nombreux livres de photos publiés à compte d’auteur dont *Invisible*, *Hackney Wick*, *Archaeology in Reverse*, *Hackney Flowers*, *Buried*, *Coming Up for Air*, *A Book of Birds*, *Coexistence* et *Best before End*. Le FOAM Fotografiemuseum Amsterdam lui a consacré une importante exposition en 2013. La série *Pigeons* a fait récemment l’objet d’une publication chez Nobody Books. [www.nobodybooks.com](http://www.nobodybooks.com) [www.stephengill.co.uk](http://www.stephengill.co.uk)





PAGES 12 À 19 ET 21: from the series / de la série *Pigeons*, 2012,  
c-prints / épreuves chromogènes, 28 x 35 cm, courtesy of the artist / permission de l'artiste

Nos expéditions commencent généralement à l'aube. Cette fois, m'expliqua Stephen, il était préférable d'attendre que l'heure de pointe ait diminué en intensité. Je m'assis sur les marches de l'église et attendis, admirant une procession d'interventions sculpturales rouge vif, arrêtées suffisamment longtemps au feu rouge pour accrocher un œil observateur : les nouveaux bus panoramiques Stagecoach, affichant la mention HORS SERVICE. Immobilisé sous le pont ferroviaire, frissonnant légèrement comme des chevaux de course trop racés, ce convoi de cardinaux écarlates se prélassait au soleil automnal. Et dans leur aura de trajet onéreux.

C'était bon d'être en vie et d'arpenter les rues à nouveau. D'être lancé dans une nouvelle aventure. Au cours des dernières années, notre partie de la ville avait cessé de ressembler à un livre de bibliothèque au rebut, rempli de faits obscurs et d'hommages allusifs à des écrivains décédés, pour devenir une galerie extérieure où les strates de graffiti se recouvraient continuellement sur un mode cannibale. Ici, une affiche nous invitant à éradiquer la pauvreté avait été embellie par l'ajout d'une représentation à l'aérosol d'un sans-abri orwellien grandeur nature, recroquevillé sur le trottoir. L'affiche recouvrait une porte condamnée.

« J'adore ce bleu, sa disparition progressive. »

L'art de Stephen – et je le considère comme une ressource majeure, un maître dans le domaine – est centré sur l'amour. Les discriminations de l'amour. L'amour en colère. L'amour aux aguets, qui relève les failles, les folies, les contraintes civiques. Il catalogue l'ordinaire spectaculaire : des tickets de pari jetés à la poubelle, des canettes de boisson énergétique, des albums de mariage. Mais il est toujours positif. Son travail représente pour lui aussi bien une raison d'être dehors – à déambuler, pédaler, pagayer dans son kayak ou prendre un train au hasard – qu'une condition requise pour faire des tirages, publier des livres, monter des expositions. Ôtez-lui son appareil photo, et il dessinera au crayon feutre sur ses globes oculaires.

« Il a fallu des années d'exposition au soleil de Bethnal Green<sup>1</sup> pour parvenir à cette nuance. Le bleu s'est merveilleusement fané. »

Stephen est l'une des rares personnes qui apprécient les vieux ponts de chemin de fer en tant que *ponts*, c'est-à-dire en tant que portails non officiels vers d'autres secteurs de Londres. Mais, aujourd'hui, son nouveau projet requiert un départ moins matinal. Stephen devra se poster au milieu de la route, sous une série de ponts ferroviaires, pour introduire une longue perche dans les interstices obscurs des voûtes au-dessus de lui. Il y aura de nombreux ponts, beaucoup de plumes, de nids tombés.

Nous marchons vers l'ouest.

Mon guide est habillé comme un pêcheur urbain : chapeau mou bleu sans mouches dans le ruban, anorak bleu, pantalon ample, lourdes bottes. Il transporte un sac plein à craquer et une perche métallique. Il s'arrête à l'endroit où Collingwood Street émerge de Three Colts Lane.

« Regarde », dit Stephen.

Le toit en voûte du tunnel était strié de longues griffures jaune orange, révélant l'éclat originel des briques sous des générations d'enduit grisâtre et boueux.

« Des camions trop chargés en route vers les parcs à ferraille, au sud d'ici », expliqua Stephen.

Les électroménagers empilés à l'arrière d'innombrables camionnettes avaient entaillé le plafond bas. La partie de la voûte au-dessus de la voie nord était intacte. Stephen

“Overloaded vans heading south to the scrap yards,” Stephen revealed.

The white goods heaped on numerous Transits had gouged at the curve of the low ceiling. The lane going north was untouched. Stephen was a connoisseur of blight, but this bridge didn't answer. It was not a promising spot to begin our fishing. He knew the ways of the river-roads and the silver streams of the railways, as a true native. A hunter-gatherer of images. On our walk from Cambridge Heath Road, he pointed out the remediated warehouse where he had kept a studio for many years; the site from which he had launched his dawn raids on disputed terrain. The former inhabitants had been priced out, then expelled: all those fugitive printers, photographers, invisibles. Even the junkies shooting up in the metal box of the lift.

Gill is celebrating the private life of the much-maligned pigeon colonies: grey and spectral coops within the dignified ironwork of the railway's epic engineering. Birds are like dead souls nesting on stalagmites, on conical reefs and mounds of their own droppings.

“I was on the spot. I could watch the trains from my window. I could cycle off up the Lea Valley. I could work all night in the darkroom. Go for a wash to York Hall.”

And now? Enclosed. Scaffolding. Another investment opportunity. Make your purchase, sight unseen, in Kuala Lumpur.

The silver fishing pole is extended. Stephen is happy with this new pitch, the pool of shimmering ghost-light under the second bridge. “Listen,” he says. “Feel it. The ripple and shudder of the Stansted Express.” Planks tremble. Girders sigh. Now his pole looks like the prosthetic arm of a manic soundman trying to capture the hiss of expanding metal joists. He purchased it, so he told me, in a useful hardware shop on Hackney Road. The telescopic pole is intended for use by window-cleaners. Stephen has adapted it for his camera. We don't need to see the prey, we can smell it: burnt marzipan blended with diesel soup. Like marsh gas trapped in the bones of a plague pit. Like unsponsored, post-historic London. Stephen has the clothes, the camera, the whippy rod. He's forgotten the surgical facemask. The reluctant subjects of his investigation are tribes of feral pigeons who have infested these arches since the coming of the railways. They have seen the days of trading in exotic animals – lion cubs, parrots, monkeys – come and go.

The peculiar and unquantifiable magic of the area derives from the Victorian invasion by canals and railways: secret caves for dealers, hucksters, illegitimates. Stephen is celebrating the private life of the much-maligned pigeon colonies: grey and spectral coops within the dignified ironwork of the railway's epic engineering. Birds are like dead souls nesting on stalagmites, on conical reefs and mounds of their own droppings. Eons of acid excrement eating into metal. We have never witnessed these creatures in such enclosed settings: so defenceless, taken by stealth. They are ruffled, agitated by the shock of the harsh flash. The avian portraits, over which Stephen has limited control, are pure revelation. They chart previously unrecorded London life, one of those tiny pockets left outside the intrusion of surveillance systems.

était un connaisseur en matière de délabrement urbain, mais ce pont ne lui disait rien. L'endroit s'annonçait peu prometteur pour commencer notre pêche. Stephen connaissait les secrets de la voie ferrée, de ses voies fluviales et de ses affluents argentés, comme un véritable indigène. Un chasseur-cueilleur d'images. Pendant que nous marchions depuis Cambridge Heath Road, il m'a montré l'entrepôt réhabilité où il avait eu un studio pendant de nombreuses années ; le site d'où il avait lancé ses expéditions à l'aube en terrain litigieux. Les anciens habitants – les ateliers d'impression, les photographes, les occupants invisibles – avaient vu leur loyer augmenter, puis avaient été expulsés. Les drogués qui se piquaient dans la cage d'ascenseur aussi.

« J'étais à cet endroit. Je voyais les trains depuis ma fenêtre. Je pouvais aller à vélo dans Lea Valley. Travailler toute la nuit dans la chambre noire. Et prendre une douche à la piscine de York Hall. »

Et maintenant ? L'entrepôt était entouré de palissades et d'échafaudages. Une autre occasion pour les investisseurs. Vous pouvez en faire l'achat à Kuala Lumpur, sans visite préalable.

La canne à pêche argentée est déployée. Stephen est content de sa prise, une flaque de lumière fantôme qui miroite sous le deuxième pont. « Écoute, me dit-il. On le sent vibrer, frissonner – le Stansted Express. » Les planches tremblent. Les poutres soupirent. Sa perche ressemble maintenant au bras artificiel d'un preneur de son frénétique qui tente de capter le sifflement des solives de métal fléchissant sous la pression. Cette perche télescopique provient d'une quincaillerie de Hackney Road. Elle sert en principe aux laveurs de carreaux, mais Stephen l'a adaptée pour son appareil photo. Nous n'avons pas besoin de voir ses proies, nous les sentons : un mélange de masspain brûlé et de soupe au diesel. Des gaz de marais s'échappant d'ossements enfouis dans une fosse commune de pestiférés. L'odeur du Londres post-historique et non sponsorisé. Stephen a les vêtements de circonstance, l'appareil photo, la longue canne. Il a oublié le masque chirurgical. Les sujets réticents de son investigation sont les tribus de pigeons urbains qui infestent ces arches depuis l'avènement du chemin de fer. Ils ont connu l'époque, aujourd'hui révolue, où l'on faisait librement le commerce des animaux exotiques – des lionceaux, des perroquets, des singes.

La magie particulière et indescriptible de ce secteur vient de son envahissement, à l'époque victorienne, par les canaux et les voies ferrées, qui créa nombre de cachettes pour les revendeurs, les colporteurs, les activités illégales. Stephen rend hommage à la vie privée des colonies de pigeons tant décriées, ces poulaillers gris et spectraux nichés au cœur des majestueuses ferronneries du grand-œuvre ferroviaire. Les oiseaux évoquent des âmes mortes, perchés ainsi sur des stalagmites, sur les récifs et les monticules coniques de leurs propres fientes. Plus d'un siècle d'excréments acides attaquant le métal. Nous n'avons jamais observé ces créatures dans un cadre aussi intime : complètement vulnérables, pris par surprise. Ils sont effrayés, agités par le flash brutal. Les portraits aviaires, sur lesquels Stephen a un contrôle limité, sont de l'ordre de la révélation. Ils documentent un pan jusque-là invisible de la vie londonienne, l'une des rares zones ayant échappé à l'intrusion des caméras de surveillance.

Des pèlerins, pour la plupart d'origine asiatique, qui passaient par le tunnel comme si c'était un poste frontière entre deux mondes, remarquent le pêcheur d'images mais



Pilgrims, mostly Asian, passing through the tunnel as through a border crossing between worlds, notice the image-fisher but choose to leave him alone, without comment. The long pole wavers. Stephen stands, he raids. Traffic swerves. He counts aloud, his camera is primed: "One-two-three . . ." After twelve seconds, the flash detonates. Stephen is shooting blind. He won't know what he's got until he makes the print. All too often, the birds explode in an aggrieved spatter of wings, like the sound of an echoing, reverberating chamber of ironic applause. They circle, swoop, settle, regroup on the steep roof of new flats erected in Vallance Road. Such souls as managed to transmigrate from the period of the original close-packed terraces have another existence in pigeon purgatory.

A young bird, fallen from the nest, still pink of belly, thrashes on a ledge, unable, so it seems, to take flight, but unwilling to fall to the ground, trapped in restless Sisyphian torment. A metaphor for some of the horrors of place. With nothing to be done.

The strangest aspect of Stephen's pigeon séance is that nobody challenges us, two men poking a silver rod up under a railway bridge. A rod with a camera attachment. And a brutal flash (the kind that conspiracy theorists claim blinded Princess Di's driver in the underpass). In surveillance city, where public image-making is seen as suspect, if not criminal – "Don't you know there's a war on?" – fishing for pigeon portraits passes without comment. Until a local matron, dog on a string, approaches. "You're doing it wrong, gentlemen. You'll never get rid of them that way. I've lived here thirty years and I've tried everything. But they still land on my head every time I set foot on the street. They think they fucking own the place."

---

**Iain Sinclair** has lived in Hackney (London, United Kingdom), since 1969. His books include *Downriver*, *Lights out for the Territory*, *London Orbital* and *Edge of the Orison*. His most recent publications are *Hackney*, *That Rose-Red Empire*, and *Ghost Milk*.

---

le laissent vaquer à ses occupations, sans faire de commentaires. La longue perche oscille. Stephen se poste sur la route et commence son raid. Les voitures l'évitent. Il compte à voix haute, son appareil photo est armé: « Un, deux, trois... » Au bout de douze secondes, détonation du flash. Stephen vise à l'aveuglette. C'est seulement à l'impression qu'il découvrira ce qu'il a saisi. Trop souvent, il provoque une explosion outragée de battements d'ailes, dont les réverbérations évoquent ironiquement des applaudissements répercutés par une chambre d'écho. Les oiseaux tournent, piquent, se posent, se regroupent sur le toit pentu des nouveaux immeubles construits le long de Vallance Road. Les âmes ayant réussi à transmigrer depuis l'époque où s'alignaient ici des logements ouvriers ont une nouvelle existence au purgatoire des pigeons.

Un jeune oiseau tombé du nid, le ventre encore rose, se débat sur un rebord, incapable, semble-t-il, de s'envoler, mais peu disposé à tomber au sol, prisonnier d'un éternel tourment sisyphien. Métaphore de certaines réalités pénibles. Face auxquelles nous sommes impuissants.

L'aspect le plus inattendu de cette séance avec les pigeons est que nous sommes là, deux hommes en train d'explorer les voûtes d'un pont ferroviaire avec une longue canne métallique, équipée d'un appareil photo et d'un flash puissant (comme celui qui, selon les conspirationnistes, aurait aveuglé le chauffeur de la princesse Diana dans le tunnel), et personne ne nous pose de questions. Dans une ville sous surveillance, où faire des photos de bâtiments

Cette perche télescopique provient d'une quincaillerie de Hackney Road. Elle sert en principe aux laveurs de carreaux, mais Stephen l'a adaptée pour son appareil photo. Nous n'avons pas besoin de voir ses proies, nous les sentons: un mélange de masepain brûlé et de soupe au diesel.

publics est considéré comme suspect, voire criminel – « Ne savez-vous pas que nous sommes en guerre? » – prendre des portraits de pigeons n'attire aucun commentaire. Jusqu'à ce qu'une matrone du quartier, chien en laisse, s'approche de nous. « Ce n'est pas la bonne technique, messieurs. Vous ne vous débarrasserez jamais d'eux comme ça. Je vis ici depuis trente ans et j'ai tout essayé. Mais ils continuent de se poser sur ma tête chaque fois que je sors. Ils se comportent vraiment comme en pays conquis! » *Traduit par Emmanuelle Bouet*

---

1 Secteur du quartier londonien de Tower Hamlets (NdT).

---

**Iain Sinclair** vit dans le quartier de Hackney, à Londres, depuis 1969. Il a notamment publié *Downriver*, *Lights out for the Territory*, *London Orbital* et *Edge of the Orison*. Parmi ses livres les plus récents figurent *Hackney*, *That Rose-Red Empire* et *Ghost Milk*.

---